



Stigmatisation et pratiques urbaines

Une expérience partagée par des femmes homosexuelles dans les espaces publics

Sarah Nicaise

Le jeu de croisement théorique tout comme l'investissement de nouveaux terrains ont contribué à renouveler les manières de faire de la sociologie urbaine (Authier, Bourdin et Lefeuvre, 2014). Dans cette perspective, le genre – en tant que catégorie d'analyse sociologiquement pertinente pour étudier le système bicatégoriel de différenciation et de hiérarchisation entre les sexes dans ses différentes échelles (Clair, 2012) – acquiert une attention de plus en plus centrale dans certains travaux. Sans omettre les liens entre rapports sociaux et rapports spatiaux, ces derniers permettent de penser la relation entre genre et espace urbain et révèlent la complexité des réalités sociales vécues par celles et ceux qui habitent et occupent la ville. La plupart dévoilent tout d'abord « l'extrême complexité de l'intrication des systèmes normatifs » (Denèfle, 2004) qui structurent les usages différenciés de l'espace urbain entre les hommes et les femmes, et leurs comportements urbains. Le genre apparaît alors déterminant dans les pratiques et les représentations urbaines des individus, dans leurs possibilités de mobilité spatiale, d'occupation des espaces publics, mais aussi dans la construction d'un « capital spatial » (Di Meo, 2011). Certains travaux ont plus particulièrement mis en évidence les mécanismes de violences envers les femmes dans les lieux publics, le sentiment d'insécurité qui en découle et les tactiques d'évitement en tant que savoir-faire sexué spécifique dans ce contexte (Lieber, 2007 ; 2008). D'autres contributions ont enfin rendu compte du rôle central des espaces publics dans la construction et la reproduction des normes de genre. Les individus sont en effet incités à adopter des *genderisms* conformes à leur sexe, à travailler leur présentation de soi – leur façade (Goffman, 1973) – afin d'être identifié.e.s conformément à leur catégorie de sexe. En s'appuyant sur ces différents modèles d'analyses, nous tâcherons de circonscrire plus spécifiquement ce qui ressort des processus d'identification de genre dans les espaces publics urbains, et leurs effets, à l'égard des

femmes qui transgressent les normes sexuées et sexuelles dominantes. Que se passe-t-il quand il y a trouble dans le genre, quand l'identification sexuée s'avère difficile sinon impossible à établir, ou encore quand les présentations de soi ne correspondent pas aux représentations de « la » féminité des passants ? À quels types de rappels à l'ordre sont-elles confrontées lorsqu'elles arpentent les rues de leur ville ? Quels sont les impacts sur leurs perceptions et leurs usages de la ville ? Enfin, quelles (conditions de) possibilités et quelles limites déterminent leurs stratégies de résistance face aux rappels à l'ordre ?

Les matériaux recueillis dans le cadre d'une enquête menée auprès d'un groupe contestataire « transpédégouine » permettent d'analyser les mécanismes de stigmatisation de genre et de sexualité qui ont cours au sein des espaces publics urbains, et qui ciblent spécifiquement une partie des membres de ce groupe : des femmes homosexuelles s'identifiant en tant que « gouines ». Précisons que ce terme constitue une catégorie auto-identificatoire justifiée par les enquêtées par une volonté de retournement symbolique du stigmaté (Goffman, 1975) et la nécessité de réhabiliter des positions et des expériences (homo)sexuelles dominées. Mais il demeure également une catégorie injurieuse socialement (et sexuellement) disqualifiante, une insulte adressée à certaines d'entre elles en raison de leurs présentations de soi perçues comme masculines. Néanmoins, du fait de leurs socialisations de genre passées, de leurs provenances et de leurs trajectoires sociales, toutes les « gouines » de ce groupe ne présentent pas la même *hexis* corporelle et n'incarnent pas les mêmes modèles de féminités et de masculinités (Nicaise, 2016). Si la stigmatisation du corps sexué est bien une expérience urbaine partagée par l'ensemble

des enquêtes, des variations apparaissent dans les rappels à l'ordre de genre et sexualité, mais aussi dans les stratégies que les unes et les autres établissent face aux passants qui endossent le rôle d'entrepreneurs de morale (Becker, 1985). C'est pourquoi il implique d'articuler à l'étude des processus de disqualification corporelle et de (re)production des normes genrées et sexuelles dans l'espace urbain une analyse sous l'angle des socialisations et des dispositions (Lahire, 2002 ; Mennesson, 2005). Le genre sera donc ici appréhendé à travers deux échelles : en tant que système normatif qui structure l'ordre social et se déploie spécifiquement dans l'ordre des interactions urbaines (Goffman, 2013), et dans sa dimension dispositionnelle, sous la forme de propriétés incorporées qui se donnent à voir par des mises en scène de soi, des attitudes et certaines pratiques corporelles identifiées comme féminines ou masculines. Parce que ces tentatives de mise aux normes ne sont pas sans effet, il conviendra également d'exposer la manière dont elles contraignent certaines pratiques urbaines des « gouines », ainsi que les ressources dont elles disposent et les stratégies qu'elles établissent pour mettre à distance le stigmate.



SARAH NICASE

L'enquête

Les données exploitées dans cet article sont issues d'une enquête ethnographique menée entre 2009 et 2015 auprès d'un collectif homosexuel et féministe contestataire transpédégouine (TPG), et spécifiquement de ses membres s'identifiant en tant que « gouines ». L'enquête a principalement été réalisée dans une grande ville du Sud de la France métropolitaine d'un peu plus de 460 000 habitants, dans laquelle résident (ou résidaient) les enquêtées, et que l'on appellera ici Louton.

Ce groupe TPG s'est constitué en 2004 et portait au départ le nom de Collectif Q (faisant référence à *queer*). Ses membres (des étudiant.e.s, des squatteuses féministes, anarchistes et des squatteurs « pédés »), au nombre d'une dizaine, cherchaient alors à se distinguer des associations LGBT¹ locales, tant de leurs revendications que de leurs modes d'organisation et de mobilisation. Au-delà de la volonté de rendre visible une stratégie de réappropriation de l'insulte, la création et l'usage du terme « transpédégouine », en 2006, par le petit groupe contestataire visait à se différencier du mouvement *queer* universitaire et festif français. Au cours de l'enquête, il s'est continuellement composé d'une grande majorité de « gouines » et d'une minorité de « trans » et de « pédés », âgé.e.s de 18 à 51 ans et différemment investi.e.s dans les activités collectives. Le groupe se caractérise en outre par des modes d'organisation et de participation spécifiques. Les membres TPG ouvrent et occupent des squats afin d'y habiter et/ou d'y organiser diverses activités (réunions, discussions, ateliers, cantines végétaliennes, permanences de bibliothèque, concerts, festivals thématiques). Elles/ils refusent toute structure formelle et hiérarchisée, et prônent un mode d'organisation autogéré, horizontal, au sein duquel toutes les décisions sont prises par consensus. Leurs actions dans l'espace public urbain sont ponctuelles et dépendent fortement du contexte de mobilisations féministe et anarchiste local. Les réflexions et les activités sont majoritairement menées en non-mixité TPG à l'intérieur des squats et servent avant tout à renforcer cet entre-soi sexuel contestataire.

La démarche ethnographique adoptée et les relations d'enquête qui en ont découlé ont permis de suivre les « gouines » sur diverses scènes sociales et dans différents espaces, privés et publics. Les enjeux de cette recherche ne portaient pas *a priori* sur les processus de stigmatisation de genre et de sexualité dans les espaces publics urbains. Seulement, ces formes spécifiques de violence – et singulièrement les injures – sont apparues comme une expérience quotidienne, partagée et constitutive du groupe « gouines », voire même centrales dans les trajectoires de certaines enquêtées. Ce sont ainsi les observations réalisées au sein des espaces publics urbains de Louton, mais également les extraits d'entretiens, certains supports de contestation ordinaire (des paroles de chanson) et les discussions informelles relatifs à cette thématique, menés avec vingt enquêtées, qui seront ici présentés.

Injures et rappels à l'ordre(s) dans la rue

Vouloir « foutre le bordel dans la tête des gens », pour reprendre l'expression de Dom, trente-cinq ans, n'est pas sans risques. Si, comme elle, les autres enquêtées revendiquent leur volonté de transgresser corporellement ce qu'elles considèrent des normes de féminité (à travers les vêtements, des attributs et certains codes corporels), la menace de l'arraisonnement et de la sanction plane

1. Lesbiennes, gaies, bi et trans.

cependant dans certains espaces. Tandis que les différentes scènes militantes (TPG, féministe et des squats) qu'elles fréquentent sont propices – voire incitatrices – à un usage contestataire du corps, la voie publique, en tant qu'espace de coprésence et de circulation, demeure un lieu d'exposition de soi et de rappels à l'ordre des individus (perçus comme) déviants. Lorsque l'on se promène dans la rue aux côtés des « gouines », il est en effet difficile d'ignorer que leurs présentations de soi, aussi variées soient-elles, troublent et suscitent diverses réactions au premier rang desquelles l'insulte fait partie. Celle-ci vise systématiquement à rétablir l'ordre qu'elles ne respectent pas : celui du genre et, en creux, de la sexualité. Néanmoins, une différenciation peut s'opérer dans les types d'injures et d'injonctions émises en fonction des présentations du corps, alors différemment identifiées comme masculines ou féminines par les passants. Les enquêtées présentant une apparence corporelle masculine (du fait du port de vêtements d'hommes, de coiffures (très) courtes ou encore de l'absence de maquillage et d'autres signes corporels perçus comme féminins) et celles mélangeant des codes corporels masculins et féminins ne sont pas sanctionnées de la même manière que celles qui font l'usage d'attributs corporels et vestimentaires davantage associés au féminin (maquillage, bijoux, sacs à main, coupes de cheveux longues ou mi-longues, vêtements plus près du corps, jupes ou robes, chaussures à talons, etc.). Bien que les différents registres injurieux utilisés pour stigmatiser celles qui s'éloignent des féminités « respectables » fassent tous appel aux principes de classement et de différenciation de genre (et, pour certaines, de sexualité), force est de constater que ces principes sont différemment mobilisés. Au cours de l'enquête, les auteurs des injures étaient exclusivement des hommes, jeunes, souvent en groupe. Leurs attributs vestimentaires, et plus largement leurs *hexis* corporelles, ainsi que les zones urbaines ou les quartiers de la ville qu'ils occupent laissent par ailleurs supposer qu'ils proviennent de groupes sociaux variés.

Les « sales gouines », les « tapettes » et les « machins »

Fab, Chris, Dom, Émilie et d'autres, qui arborent dans la rue des attributs corporels (ou portés par le corps) perçus comme masculins ou qui associent des codes corporels identifiés comme masculins et féminins, sont soumises à des rappels à l'ordre qui corrélerent presque systématiquement genre déviant (masculin) et sexualité déviante (homosexuelle). Le genre, en tant qu'identification corporelle non conforme à ce qui est attendu d'une femme (ou d'un homme), vient ici justifier une sexualité elle-aussi supposée non conforme au mode de sexualité dominant (hétérosexuel). En témoignent les insultes qui leur sont adressées : « sale gouine », « sale pédé », « pédale » ou encore « tapette ». Tantôt identifiées comme

des femmes « masculines », tantôt comme des hommes « féminins », il leur est dans les deux cas expressément rappelé qu'elles dérogent à la règle de différenciation des sexes. Les adjectifs qualificatifs qui accompagnent régulièrement ces injures – et les renforcent – (« sale », « gros.se », « laideron », etc.), sont aussi là pour spécifier qu'elles ne rentrent pas dans la catégorie des « vrai.e.s » femmes ou hommes, qu'elles font par conséquent partie des « laides », des « grosses », bref des indésirables du genre féminin ou masculin.

Que dire de cette autre catégorie dans laquelle Dom a notamment été classée alors qu'elle soutenait (trop) le regard de jeunes hommes qu'elle croisait dans la rue : « Qu'est-ce qu'il veut ? C'est quoi ce machin ! ? » Ne pouvant être aisément identifiées – et intelligibles – en tant qu'homme ou en tant que femme, et par là-même soumises aux principes de différenciation et de hiérarchisation genrés, certaines enquêtées deviennent donc temporairement des « trucs », des « machins » ou des « choses ». Plus bas encore que le plus bas niveau de la hiérarchie des sexes, elles ne font manifestement plus partie du groupe des humains.

Alors que ce dernier type d'injures laisse certaines « gouines » perplexes, les autres insultes (généralement « gouine » ou « pédé ») semblent en revanche amuser, sinon faire sourire, celles qui y sont exposées. Précisément parce que la catégorie injurieuse fonctionne comme une catégorie auto-identificatoire, valorisée et revendiquée par le groupe TPG, elle ne heurte pas. Elle suscite au contraire des réponses approbatives, décalées et souvent ironiques. Telle Ruz, qui répond un jour sur un ton amusé : « Mais oui, mais oui, c'est ça voilà. Je suis une sale gouine et toi pas. Allez, tu vas t'en remettre, ça va pas gâcher ta journée ! », sans s'arrêter de marcher. Ou encore lorsque Dom, un autre jour, réplique : « Ben ouais grave ! Comment tu sais ? ! » Si ces rappels à l'ordre ne sont pas nécessairement mal vécus et entraînent fréquemment une logique de jeu, c'est aussi parce qu'ils symbolisent, aux yeux des enquêtées, l'autonomisation vis-à-vis du groupe des hommes hétérosexuels. Une « gouine » ou un « pédé » ne sont pas appropriables sexuellement par ces derniers, expliquent la plupart d'entre elles. En même temps qu'elles stigmatisent des présentations genrées hors norme du corps, ces insultes renforcent donc la distance et la distinction revendiquées par les membres du groupe sexuel contestataire entre le « nous » et les autres : « les normaux », comme la majorité les nomment.

Le cas de Chris est autrement exemplaire pour comprendre pourquoi ce type de rappel à l'ordre n'entraîne pas l'indignation et ne suscite pas pour autant l'indifférence. Mesurant un mètre quatre-vingt, Chris travaille une apparence corporelle visant à provoquer le trouble dans l'identification genrée. Elle se fait alors régulièrement traiter de « pédé », « tapette » ou « pédale ». Lorsqu'elle raconte ses expériences, c'est ainsi qu'elle mentionne la satisfaction que lui procure la perception erronée des entrepreneurs de morale :

Non mais j'adore qu'on me traite de pédé dans la rue ! Ça m'fait trop plaisir en fait. Mais vraiment ! Les gars ils croient qu'ils insultent un autre gars et ils s'rendent même pas compte que je suis une meuf [femme]. Et en même temps ils me trouvent trop efféminée [rires]. Et laisse tomber quand j'ouvre la bouche, ils sont complètement perdus ! C'est trop drôle !

Le caractère humoristique, presque réjouissant, de la situation pourtant stigmatisante provient précisément du désordre genré que Chris cherche à produire à travers son apparence corporelle. La dimension subversive du genre qu'elle veut affirmer corporellement produit effectivement les effets souhaités sur ceux qu'elle croise, à tel point que les rappels à l'ordre ne sont généralement pas les bons. On peut également supposer que les ressources scolaires et culturelles qu'elle détient fonctionnent comme des ressources symboliques lui permettant de se prévaloir d'une distance au rôle. En effet, Marthe et Émilie, moins dotées de ce type de ressources, n'expriment pas autant que les autres le caractère amusant de ces expériences et parviennent plus difficilement à rire du « presque soi » (Flandrin, 2011). L'aspect comique et la situation tournée en dérision à travers le rire subvertissent ici symboliquement la logique du rapport social de domination pourtant polarisé en la défaveur de Chris. Nul doute, enfin, que son discours s'inscrit aussi dans une démarche (ou une nécessité) de revalorisation de soi. Mettre à distance la disqualification portée sur le corps, et en rire, permet de ne pas perdre la face.

Les « salopes » et les « grosses »

Pour Emma, Suzi, Claire, Pauline, Juliette ou Luna, dont les présentations de soi sont perçues comme féminines, le jugement direct des corps et les rappels à l'ordre ne s'expriment pas de la même manière. Précisément parce que leurs attributs corporels sont associés à des traits de féminité, elles sont identifiées en tant que femmes hétérosexuelles. Au cours d'un entretien, Pauline précisera à son sujet :

Ne serait-ce que quand on en parlait là, et que quelqu'une disait : « Mais pour moi c'est hyper important parce que nous, les gouines, on a un truc à partager parce qu'on se fait traiter de gouines dans la rue, parce que machin, tout ça... » Moi pas du tout ! Socialement je suis jamais vue comme gouine tu vois. Et du coup, je vis plus des trucs en tant que meuf [femme] qu'en tant que gouine je pense.

D'autres aspects de leur corporalité et de leur apparence genrée font néanmoins l'objet de sanctions. C'est en particulier la réserve corporelle et sexuelle et/ou la minceur qui semblent leur faire défaut et qui les placent dans des styles de féminité déviants. Le manquement à la « bonne » image de la féminité leur est ainsi rappelé par les insultes qui leurs sont réservées : « salope », « pute », « *biatch* », « pétasse » et/ou « sales grosses ». À travers elles, s'applique donc doublement le principe de hiérarchisation genrée : entre les sexes et à l'intérieur d'un même groupe de sexe, les plaçant alors aux bas des échelles de respectabilité féminine.

Incarné visiblement et ostensiblement une sexualité supposée débridée et/ou un embonpoint ne semble néanmoins pas être la seule raison de ces agressions verbales. Car ce qui est caractéristique de ce processus de stigmatisation, c'est que les injures s'énoncent très fréquemment après que les enquêtées ont refusé de répondre favorablement aux dits « compliments » ou aux avances initiées par ceux qui revêtiront ensuite la casquette de moralisateur. Il est donc aussi question, dans leurs cas, de pratiques d'humiliation visant à sanctionner leurs résistances à l'appropriation masculine de leur corps. Un corps qui, par sa codification et ses caractéristiques physiques, porterait à croire qu'il est nécessairement disponible. C'est certainement pourquoi, à la différence des autres, ces « gouines » vivent nettement plus douloureusement ces expériences de rappels à l'ordre. Suzi l'explique de la manière suivante :

Je peux pas. Je peux pas en rire. Je peux pas prendre ça à la légère. Parce que c'est pas drôle en fait. C'est juste relou. [Silence] Ça te remet dans une position de meuf hétéra [hétérosexuelle] alors que t'en est pas une, déjà. Et en plus, voilà, ça t'envoie à un truc de... t'es une meuf en jupe donc t'es dispo. Et si tu l'es pas, t'es une salope. Mais d'où !? D'où tu fais ça !? Moi j'ai juste envie de les éclater ces gars-là, de les défoncer, point.

La logique du jeu pas plus que la distance au rôle (genré et sexuel) qui leur est assigné ne semblent ici pouvoir fonctionner. Et ce d'autant moins qu'à l'exception du terme « grosse », ces insultes n'ont pas fait préalablement l'objet d'un travail de redéfinition groupale et de retournement symbolique. Si être « slut » [pétasse], pour reprendre le terme de Juliette, sans morale sexuelle et le revendiquer pour soi-même, est légitimé au sein du groupe TPG, ce type de conduite sexuelle est toutefois constamment rapporté à un mode de sexualité non hétérosexuel.

Les dynamiques de stigmatisation de genre et de sexualité qui président à ces deux grands types d'insultes ciblant les « gouines » dans les espaces publics sont ainsi bien différentes. Parce que ces dernières ne sont pas perçues de la même manière (« trop » masculines ou « pas assez » féminines, difficilement identifiables en tant qu'homme ou femme, ou encore féminines mais pas comme il le faudrait vis-à-vis du groupe des hommes), les sanctions diffèrent, de même que les logiques de mise aux normes genrées et sexuelles qui les sous-tendent. Selon la catégorisation opérée et les assignations que cristallisent ces catégories injurieuses, ce sont également les manières de vivre ces situations qui varient entre les « gouines ». Toutefois, malgré une oscillation entre mise à distance et assimilation douloureuse de l'insulte, ces expériences de stigmatisation entraînent, pour toutes, un usage contraint et restreint des espaces publics urbains.



SARAH INCAISE

Usage contraint de la ville et formation de compromis

On pourrait de prime abord considérer que l'usage que les « gouines » font de la ville à travers leur circulation revêt une dimension stratégique (Certeau, 1980), dans la mesure où leurs pratiques de déplacement relèvent d'anticipations des interactions ou de leur évitement. C'est pourtant davantage sous l'angle des contraintes que nous abordons ce point. En étudiant « par le bas » leurs conduites de déplacements, en suivant donc leurs trajets urbains quotidiens, on voit en effet apparaître un ensemble de limitations de la circulation dans la ville. Plus précisément, les expériences passées des insultes et la méfiance à l'égard des (potentiels) injurieux tendent à produire deux types de déplacements contraints : les déplacements en groupe, d'une part, et les détours, d'autre part, qui visent à éviter certaines zones ou quartiers de la ville et qui allongent la plupart du temps leurs trajets. Cette mobilité spécifique, sans cesse faite de compromis, est cependant permise par la mobilisation de certaines ressources (spatiales, relationnelles et militantes) que les « gouines » détiennent.

En crew et entre-soi

L'entre-soi, autrement dit le regroupement de personnes aux caractéristiques (ici sexuelles) communes (Tissot, 2014), constitue le mot d'ordre du groupe TPG. Son mode d'organisation se fonde sur le principe de non-mixité. Cette dimension, à la fois collective et communautaire, est donc centrale et permet, aux dires des enquêtées, une « visibilité TPG » dans les lieux publics. Néanmoins cela ne suffit pas à expliquer les déplacements quasi systématiques en groupe des « gouines » enquêtées. Parcourir la ville en *crew* (en groupe) leur permet également de se prémunir des agressions verbales (et physiques) et peut donc s'interpréter comme un effet direct des expériences d'injure auxquelles elles sont fréquemment confrontées. C'est ainsi que Lisa reconnaît le caractère rassurant et protecteur (perçu et réel) des sorties en ville, en *crew*. Pour justifier son propos, elle les oppose aux déplacements solitaires durant lesquels elle se fait plus systématiquement « embrouiller » :

Pour moi, clairement, sortir en *crew*, c'est pas la même que sortir seule. Clairement pas. Tu te sens plus forte. Et en vrai tu l'es. 'Fin c'est pas que un truc de ressenti. Les moments les plus craignos de violence que j'ai vécus dans la rue [...], c'était quand j'étais seule. Ouais... ou à deux. Genre,

la fois quand le gars m'a insultée sur son scooter tu sais, que je lui ai fait un doigt et qu'il est revenu pour me cracher dessus, ben j'étais seule par exemple. Et j'ai grave flippé quand il a fait demi-tour. Il aurait pu me défoncer en vrai ! Si on avait été cinq ou six gouines, je pense pas qu'il aurait joué.

Qui dit en *crew* dit nécessairement entre-soi (entre « gouines » ou entre TPG). C'est donc la plupart du temps à trois, quatre, cinq ou plus que toutes sillonnent d'un bon pas les trottoirs de la ville – les modes d'habitation très majoritairement collectifs (en squat ou en colocation TPG) facilitant ce type de déplacements et, surtout, les « départs groupés ». Ces derniers supposent la formation de compromis (organisationnels et temporels) en ce qu'ils obligent à savoir « qui part avec qui » et « dans combien de temps ». La circulation urbaine collective étend ainsi les temps et les formes de sociabilité TPG à l'extérieur des lieux qui y sont réservés, faisant souvent oublier les contraintes qui la déterminent.

À l'évidence, tous les déplacements des « gouines » ne peuvent être toujours groupés. Lorsqu'il n'est pas possible de faire autrement, Ruz, Lisa, Chris et les autres parcourent seules l'espace urbain. Les recours au vélo pour certaines ou aux transports en commun pour d'autres représentent alors les moyens de déplacements privilégiés. Pauline prend systématiquement le bus pour se rendre seule en ville. Elle sait pourtant que sa présentation de soi dérange régulièrement les autres usagers et implique une gestion spécifique du stigmaté :

Quand même, tu vois, je le sens que je suis grosse, que je pue, que j'ai des poils, que mes habits ils sont sales, tâchés, enfin... je le sens bien que ça dérange. Des regards chelous [louches] ou vraiment insistants, des chuchotements à l'oreille, des trucs comme ça. Parce qu'une fille ça pue pas, ça transpire pas. C'est dans la même logique de c'que je te disais tout à l'heure sur le fait de péter ou de roter publiquement. C'est pareil. Être *crust* [sale], c'est facile parmi nous parce qu'on y a réfléchi et que politiquement, voilà, c'est cohérent. Mais à l'extérieur, c'est pas la même. Les gens dans le bus ils s'disent pas : « Ah tiens elle est en train de déconstruire les normes de féminité. C'est génial ! » Non. Ils sont dégoûtés parce que je pue et que mes habits sont sales.

Les transports en commun sont loin de représenter pour Pauline et pour d'autres enquêtées un mode de déplacement urbain entièrement satisfaisant. Néanmoins, l'usage du bus peut être là encore compris comme un compromis nécessaire. En effet, outre l'appartenance au groupe TPG qui fonctionne comme une réassurance, un moyen de tenir symboliquement le cap et de mettre à distance les réactions que suscitent sa corpulence, ses odeurs et sa saleté, il est aussi question d'anticipation des coûts. Prendre le bus n'est pas dépourvu de risques de stigmatisation, mais ces derniers paraissent cependant moins coûteux que les expériences de l'insulte vécues seule dans la rue.

« On passe par où ? » : l'art des détours

S'il est rare que les « gouines » traînent des heures durant dans les espaces publics, certains lieux peuvent toutefois être plus assidûment fréquentés que d'autres. C'est notamment le cas des places de deux quartiers populaires du centre-ville, de certains parcs ou des bords du fleuve. Il en est d'autres qui sont en revanche unanimement dépréciés et systématiquement évités, les expériences passées des insultes dans ces espaces justifiant les craintes actuelles. À la différence d'autres résultats d'enquêtes s'étant intéressées à la construction de la peur des femmes vis-à-vis d'agresseurs potentiels (Madriz, 1997 ; Lieber, 2008), les figures masculines qui fonctionnent comme de véritables repoussoirs pour les « gouines » sont renvoyés à ces lieux (places, rues ou quartiers) spécifiques et ne sont pas associées aux minorités ethniques et/ou aux classes populaires perçues comme « classes dangereuses ». Leur méfiance est davantage marquée envers d'autres groupes de jeunes hommes : « blancs », (présumés) étudiants, socialement dominants, politiquement marqués « à droite » et qui incarnent, comme elles le nomment, la figure du « gros gars ». Une figure caractérisée par une oscillation entre des comportements virilistes et l'« esprit bon enfant » (blagueur, bavard, sympathique), relevant de formes de masculinités hégémonique ou complice (Connell, 2014). Cette figure masculine repoussoir s'ancre dans un contexte local particulier (de la ville et plus largement du Sud-Ouest), marqué par une forte population étudiante et ce que certains nomment la « culture rugby » ou la « culture de la chouille [fête alcoolisée] », qui fonctionnent comme des marques d'appartenance à une « culture » locale spécifique (réelle ou fantasmatique).

Si ce profil d'injurieux peut paraître stéréotypé à l'égard du lien établi entre leur appartenance sociale et leur position politique, et des marques d'identification territoriale ainsi dépeintes, il n'en demeure pas moins que la majorité des « gouines » évitent ces lieux dans lesquels se déploie une sociabilité (majoritairement) masculine, étudiante et festive, durant les soirées et la nuit. Parce que certaines places ou rues sont fortement investies par des groupes d'individus arborant les signes de cette figure du « gros gars », en raison des bars qu'ils côtoient, elles ne s'y aventurent pas. C'est ainsi que Pauline explique l'évitement systématique d'une de ces places :

Genre Saint-Paul, c'est mort ! Jamais, jamais, je passe par Saint-Paul ! T'es à peu près sûre que ça [les insultes] va fuser de partout. Je sais pas combien d'entre nous en ont fait les frais mais, oui, c'est comme certifié que c'est le [en appuyant le mot] quartier à éviter à tout prix. Te faire insulter par des étudiants de droite, fils à papa, des... c'est bon quoi ! Fin tu vois bien ! En tout cas en soirée et la nuit, mais c'est clair. Et je passe les deux derniers viols des six derniers mois hein ! [...] Non c'est horrible, c'est juste horrible en termes d'ambiance sexiste, homophobe, tout c'que tu veux. Et franchement quand les copines, pour la marche, elles ont voulu passer par Saint-Paul, j'ai eu une seconde d'appréhension tu vois. Après voilà, j'suis redescendue aussitôt hein.

« Faire un détour », seule ou à plusieurs, est donc monnaie courante parmi les enquêtées. Une pratique devenue ordinaire qui consiste à éviter d'emprunter certaines rues ou de traverser des places en les contournant et en rallongeant donc son trajet. Bien qu'induisant de réelles limitations en termes de mobilité urbaine et une ségrégation des espaces publics, ces trajets sont néanmoins permis et facilités par les connaissances spécifiques de la ville que la plupart d'entre elles détiennent en raison d'autres pratiques auxquelles elles s'adonnent quotidiennement : les « récup » [récupération] de mobilier et d'objets dans la rue, qu'elles rapportent ensuite dans les squats. Les déplacements et l'observation de l'espace urbain entrepris dans le cadre de cette activité routinisée façonnent en effet chez celles qui s'y prêtent une nouvelle lecture de la ville. Chacune peut ainsi établir plus ou moins précisément une cartographie urbaine, sorte de topographie socio-urbaine, et connaît les différents « passages » menant à tel ou tel endroit. Si ces connaissances spatiales n'annulent pas les contraintes objectives auxquelles les « gouines » sont soumises dans leurs déplacements, elles semblent cependant diminuer les contrariétés perçues. Certaines, comme Chris ou Pauline, tentent même de les faire valoir en les présentant comme des savoir-faire urbains propres.

À ces usages de la ville, soumis à des logiques de regroupement et d'évitement de certaines zones urbaines, s'ajoutent d'autres pratiques (individuelles ou collectives) urbaines qui s'apparentent à des gestions stratégiques du stigmaté.

Des pratiques stratégiques de gestion du stigmaté

Les stratégies entreprises par les « gouines » face aux expériences de stigmatisation sont fortement déterminées par la manière dont elles sont identifiées dans les espaces publics, du point de vue du genre. C'est précisément ce que Fab énonce au cours d'une discussion collective portant sur ce sujet :

Y a quand même plein de choses qui changent selon ce que tu renvoies aux gens. S'ils [les individus dans la rue] nous identifient plus dans le masculin ou le féminin. Selon notre expression de genre – *butch*, fem, ou j'sais pas quoi – on n'adopte pas les mêmes stratégies par rapport à des situations de violence.

Bien que les stratégies mises en œuvre soient variées, on peut toutefois différencier deux grands types qui, par leurs logiques, paraissent très éloignées, presque opposées. Tandis que certaines « gouines » tentent de se soustraire à ces sanctions par l'usage de certains vêtements et des attitudes corporelles visant à tromper la perception des passants, d'autres vont au contraire chercher à affronter les injurieux à travers des modes d'interaction spécifiques. Ces différentes stratégies servent donc à préserver leur respectabilité selon deux modalités bien distinctes : la dissimulation corporelle et la confrontation verbale. L'investissement dans tel ou tel type de pratiques straté-

giques dépend conjointement de leurs dispositions et de leur présentation genrées, et de la détention de certains types de ressources rendant possible l'instauration d'un rapport de force. C'est enfin le contexte (Lahire, 1996), du moins tel qu'il est perçu par les « gouines », qui détermine les stratégies adoptées.

De la confrontation verbale...

Aussi trivial que cela puisse paraître, il faut d'abord préciser que les stratégies de confrontation employées par certaines « gouines » pour faire face à leurs agresseurs dépendent des possibilités (objectives et subjectives) d'établir un rapport de force. Il est à ce titre intéressant de noter qu'au cours de l'enquête ce rapport de force n'a jamais été physique mais toujours symbolique. C'est en s'engageant dans des interactions verbales et en répliquant aux injures qu'elles tentent de tenir tête à leurs interlocuteurs. Le récit que Dom fait d'Emma est à plusieurs égards exemplaire du mode d'interactions qu'elles établissent dans ce type de situation :

Avec Emma, on s'trimbalait, on marchait dans la rue. [...] Et du coup, on passe comme ça et y a un mec qui dit : « Ça sent l'huître ! » Et du coup le temps que je capte : l'huître, la moule, tout ça..., Emma, elle s'était déjà retournée. Elle lui a foncé dedans. Elle était là : « Quoi, t'as dit quoi là ! ? » Et le mec, tu vois, il s'y attendait pas du tout. Et elle peut vraiment faire les gros yeux et la guerrière quoi. Et il était là : « Ah ben non rien » et tout. Puis elle était là : « Ben vas-y répète un peu, t'as dit quoi ! ? », « Non rien du tout. » Puis elle lui tenait tête quoi ! Elle était là : « C'est ça t'as rien dit ouais ! Tu te fous de ma gueule ! ? » Et puis elle est revenue me voir. La classe quoi putain !

Incarner ce qu'Emma nomme l'« aplomb », autrement dit exposer une assurance de soi à travers une mise en scène verbale et corporelle, pourrait à première vue se comprendre au regard des ressources culturelles, scolaires et/ou militantes que les enquêtées détiennent. Si le corps est bien mobilisé à travers certaines attitudes et postures (regarder fixement l'injurieux, le buste droit, la tête haute), le recours au langage est en effet ce qui prédomine dans ces mises en scène de soi. Néanmoins, il ne s'agit pas pour autant d'exposer sa maîtrise du langage et ses compétences syntaxiques. Les échanges sont généralement brefs, concis et consistent surtout à intimider ou à défier publiquement l'injurieux, notamment en lui imposant de répéter à haute voix ses propos. Dans de nombreux cas, les « gouines » reprennent également le terme disqualifiant pour le présenter comme une catégorie sexuée respectable et autonome vis-à-vis du groupe des hommes : « Qu'est-ce que t'as contre les putes ? Elles te défoncent les putes, tu le sais ça ! ? » (Luna), « Mais ta gueule ! Elle t'emmerde la connasse ! » (Juliette). La forme linguistique traduit donc moins leurs propriétés socioculturelles qu'une position genrée forte qu'elles veulent établir face à ceux qui tentent de la dénigrer. La mobilisation (et le cumul) de leurs ressources scolaires, culturelles et militantes n'explique donc pas, à elle seule,

l'engagement dans ce mode d'interactions consistant à contester les rappels à l'ordre. D'ailleurs, toutes les enquêtées ne s'opposent pas de la sorte aux injurieux alors que la grande majorité d'entre elles détiennent ces différents types de ressources.

Ce sont majoritairement celles qui ont connu des socialisations enfantines conformes à leur groupe de sexe, qui se perçoivent et sont identifiées comme des femmes féminines, qui font face à leur agresseur. Loin d'être paradoxale, la spécificité genrée (du point de vue des dispositions corporelles et des présentations de soi) de ces pratiques de confrontation relève précisément de leur dimension stratégique. C'est du moins de cette manière que certaines le justifient. Juliette m'expliquera que le décalage entre sa présentation de soi « féminine » et ce qui est (ou ce qu'elle pense être) socialement attendu de la part des membres de sa classe de sexe fait partie intégrante du jeu de déstabilisation de ceux qu'elle nomme « les relous ». Un jeu subtil qui consiste à désactiver la sanction sexuée en combattant sur le terrain des représentations de genre et des règles de conduites typiquement masculines et féminines qui les guident. Plus exactement, il s'agit pour ces « gouines » d'user d'attitudes socialement perçues comme masculines (associées au courage, à l'affirmation de soi voire à l'agressivité), tout en bénéficiant d'une règle implicite de conduites entre les sexes : celle de rapporter l'exercice de la violence physique à une affaire d'hommes. En présumant des moindres potentialités physiques et des moindres compétences combatives des femmes, il n'est pas convenu de recourir ostensiblement à la force physique contre elles. C'est sur ce présupposé que Juliette, Emma, Pauline, Luna et Suzi s'appuient pour tenter de faire basculer le rapport de force en leur faveur dans ce cadre d'interaction. L'exercice n'est cependant pas simple. Il impose l'apprentissage et bien souvent la simulation d'une assurance verbale et corporelle qu'il faut « tenir », comme le formule Emma, pour ne pas perdre la face et « rester fière ». En dépit du caractère incertain de cette pratique, on peut donc constater que le genre (et spécifiquement ici la définition genrée des présentations corporelles et des attitudes) fonctionne pour ces enquêtées comme une ressource, une composante de leurs stratégies de résistance face à la stigmatisation genrée dont elles font l'objet.

S'ériger comme des femmes « fortes », capables de répondre, de s'opposer et de démontrer une assurance de soi est aussi étroitement déterminé par le contexte. En effet, selon les spécificités de la situation (du nombre d'entrepreneurs de morale et de passants possiblement témoins de la scène, mais aussi du nombre d'enquêtées réunies à ce moment-là), les coûts et les risques engagés ne sont pas les mêmes. De l'évaluation rapide de cet ensemble d'éléments peut ainsi découler cette même mise en scène de soi, cette fois-ci collective. Dans l'immense majorité des cas, ces stratégies de confrontation groupale sont



SARAH NICAISE

entreprises par ces mêmes enquêtées et peuvent parfois servir à défendre celles qui ne parviennent pas à s'opposer aux (menaces de) sanctions. Le récit de Fab en est l'illustration exemplaire :

On se baladait en ville et j'étais entourée de quatre copines fems. [...] Alors bien sûr ils [un groupe de jeunes hommes regardant Fab avec mépris] se doutaient pas que ces meufs-là pouvaient répondre. Je pense que tout le monde qui les croisait les prenait pour des hétéra [des hétérosexuelles]. Bon un peu excentriques parce qu'elles parlaient fort mais c'est tout. Et... c'était fou parce que je sentais la situation vraiment tendue et je fermais ma gueule. Mais elles, mais absolument pas ! [Les imitant] : « Qu'est-ce-tu veux ?! », « Regarde ailleurs ! » [rires] C'était génial ! Et puis j'étais là, à côté d'elles... ça me donnait une espèce de force là, j'avais l'impression qu'il pouvait rien m'arriver ! [rires] C'était fou comme truc.

Faire nombre, donner à voir et à entendre une force (physique et symbolique) collective est certainement la stratégie de confrontation la plus systématiquement entreprise par les « gouines ». Elle leur permet effectivement de se constituer et de se percevoir en tant que groupe et d'éviter de (voir) subir individuellement des agressions

verbales. Néanmoins, comme le laisse supposer Fab, ces pratiques d'opposition se révèlent nettement plus difficiles à entreprendre pour certaines, y compris dans ce cadre de mise en scène collective.

... à la dissimulation corporelle

Si les regards s'attardent sur ma figure,
c'est pour rire, insulter ou menacer.
Je sature des embrouilles et des injures,
tous ces trucs bien intégrés.
Mon cerveau bien programmé,
pour éviter et esquiver.
Triste et énervée,
de réaliser combien ça a marché,
de m'faire peur et de m'effrayer,
de marcher la tête baissée.
« T'es trop moche pour être violée ! »,
j'apprends à en rigoler,
programme pour m'en échapper,
garçon manqué, je laisse tomber ma fierté.

À travers ces paroles du morceau intitulé *Gueule de gouine* qu'elle chante régulièrement lorsqu'elle se produit en concert, Fab fait apparaître l'autre stratégie employée par certaines enquêtées et la met en lien avec un type de dispositions genrées et de présentation de soi, qu'elle résume sous le terme de « garçon manqué ». À l'inverse des pratiques de confrontation précédemment décrites, leurs stratégies consistent à anticiper les situations d'agression verbale pour tenter d'y échapper. Ces stratégies d'évitement sont permises par des pratiques corporelles spécifiques dont la dimension genrée est également centrale. Il n'est cependant guère question d'imposition de soi par une mise en scène déstabilisatrice, mais d'un travail de l'apparence et de mise en signes du corps, permis par leurs dispositions corporelles « masculines », qui vise à brouiller l'identification genrée.

Le port de vêtements et d'autres attributs corporels perçus comme masculins est très largement le fait des « gouines » ayant constitué des dispositions dites masculines ou « inversées » (Mennesson, 2005) durant leur socialisation enfantine. Elle justifie d'abord ces pratiques vestimentaires et ces présentations de soi par leur goût pour les vêtements généralement portés par les hommes : des vêtements amples, « confortables » dira Dom, qui ne restreignent pas le corps et qui, on l'a vu, participent à leur identification « masculine » par les passants. Pour certaines, l'habit est également support de subversion du genre, qui ne doit pas laisser indifférent dans les lieux publics. Mais la teneur contestataire des présentations genrées du corps tout comme le goût affiché pour les attributs corporels masculins ne sont cependant pas toujours les seules raisons de ces dits choix vestimentaires. L'usage de certains vêtements masculins corrélé à des manières de tenir le corps, de le mouvoir et spécifiquement de marcher ont aussi une autre fonction dans certains contextes urbains, en particulier en soirée et la

nuit lors de déplacements solitaires : celle de dissimuler le corps féminin, de brouiller l'identification genrée afin de neutraliser les possibles risques d'interpellation injurieuse et d'agression ; parce qu'« un ado ou un gars se fait moins relouter dans la rue », affirme Lisa.

À cet égard, l'usage contextualisé du sweat-shirt à capuche témoigne de ces stratégies anticipatrices s'apparentant à des pratiques de dissimulation de soi. Il est en effet frappant de constater que la capuche qui recouvre la tête, la casquette ou le bonnet, s'accompagne régulièrement d'attitudes corporelles (les épaules rentrées vers l'avant, la tête baissée) et d'un pas rapide et assuré, qui visent à « passer pour » l'autre sexe afin de ne pas se faire interpellé la nuit. Moins qu'une volonté de subvertir certaines normes corporelles de féminité ou encore d'exhiber des signes d'appartenance à un groupe contestataire, le corps, ses attributs et ses usages servent dans ce cas de déguisement de soi et permettent d'éviter les rappels à l'ordre. Ces pratiques corporelles et vestimentaires d'inversion genrée dénotent ainsi deux nécessités (faites vertu) bien différentes qui n'en sont pas moins marquées d'ambivalences. L'une (s'apparentant à une mise en signe du corps visant à revendiquer sa distance à l'égard de certaines normes corporelles de féminité et à légitimer, du même coup, des dispositions « masculines » fortes) entraîne une stigmatisation dans les espaces publics, tandis que l'autre (consistant à renforcer ces présentations de soi « masculines » dans des contextes urbains spécifiques) permet à l'inverse d'échapper au stigmate dans ce même cadre urbain.

Malgré la détention de ressources scolaires, culturelles et militantes, ces « gouines » s'engagent nettement moins que les autres dans des interactions verbales visant à établir un rapport de force symbolique lorsqu'elles se font injurier. Si ignorer volontairement les rappels à l'ordre et « tracer sa route », comme le formule Ruz, peuvent également représenter des stratégies d'évitement quand la situation n'est pas jugée favorable, on peut aussi supposer que les moindres répliques sont liées au fait que les expériences d'injures sont vécues moins douloureusement. Rappelons que les insultes adressées à ces enquêtées sont les (ou renvoient aux) catégories auto-identificatoires qu'elles mobilisent et qui ont fait l'objet d'un travail groupal de redéfinition symbolique. Il n'est dès lors pas vain de penser qu'outre les possibilités objectives de répondre et de faire face aux entrepreneurs de morale, les stratégies de gestion du stigmate dépendent aussi de conditions subjectives, de la manière de percevoir et de vivre ces tentatives de mise aux normes genrées et sexuelles.

Si l'insulte renvoie à la dépréciation somme toute radicale du corps des « gouines », cette interprétation n'est pas suffisante pour comprendre quelles dynamiques sont à l'œuvre dans ce processus de stigmatisation, ni quels effets il induit sur leurs usages et leurs perceptions de l'espace



KYRIENSHUTTERSTOCK.COM

urbain. Les entrepreneurs de morale qui repèrent dans la rue les signes corporels de manquements aux normes genrées et sexuelles pour ensuite les sanctionner, ne s'appuient pas sur les mêmes principes qui structurent l'ordre de genre et de sexualité. Bien que ces deux dimensions soient souvent intriquées dans les différents registres injurieux mobilisés, ces derniers ne procèdent pas des mêmes logiques : genre déviant associé à une sexualité déviante d'une part, soumettant certaines « gouines » et autres indésirables sexuels (supposés) au principe de différenciation de genre et de sexualité ; « féminités » discréditées en raison de l'impossibilité d'accéder au corps féminin d'autre part, entraînant pour d'autres une moralisation de leur sexualité et de leur copulence, et réaffirmant ainsi le principe de hiérarchisation entre les sexes et à l'intérieur du même groupe de sexe. Ces rappels à l'ordre ont des effets notables sur les usages qu'ont les « gouines » de la ville. Ils contraignent et restreignent leurs déplacements, et renforcent ce faisant la ségrégation genrée au sein de la ville et l'établissement d'entre-soi(s) revendiqués comme tels ou non. Proximité spatiale dans les lieux publics urbains n'entraîne donc pas nécessairement une coprésence sexuée apaisée. Les différences et les hiérarchies se rétablissent par et dans l'ordre des interactions urbaines. Face à ces tentatives de mise aux normes, les « gouines » tentent enfin de gérer le stigmate à travers deux types de pratiques : la dissimulation du corps d'un côté, la confrontation verbale de l'autre, chacune impliquant des

manières d'être, de paraître, de faire et de dire spécifiques. L'engagement dans telle ou telle stratégie est fortement lié à leurs dispositions et à leurs présentations genrées. Celles dont l'apparence corporelle est perçue comme féminine s'engagent plus systématiquement dans des interactions de confrontation avec les injurieux et adoptent des attitudes associées à des traits de masculinité afin de les déstabiliser. Les autres, aux dispositions corporelles et aux présentations de soi dites masculines, cherchent davantage à anticiper et à éviter les rappels à l'ordre en tentant de dissimuler corporellement leur appartenance à leur groupe de sexe.

L'analyse des conduites urbaines stratégiques vis-à-vis des expériences d'injures pose ainsi directement la question des conditions de possibilité de résistance face aux harcèlements genrés et sexuels qui s'exercent dans les villes. Dans le cas des « gouines », deux éléments apparaissent déterminants. Le volume et la composition des ressources détenues (et mobilisables) par ces femmes homosexuelles semblent tout d'abord centrales, car elles leur permettent d'établir un rapport de force face aux injurieux. Le rôle de la socialisation et de l'appartenance à un collectif contestataire (ici TPG) paraît ensuite et est autrement fondamental. D'abord, parce que l'élaboration de modèles de réflexion et d'action collectives au cours de cette socialisation groupale conduit les « gouines » à (vouloir) récuser ce type de sanction et à lutter contre le sentiment d'impuissance et de peur individuelles. Le groupe TPG constitue aussi un

lieu d'acquisition d'autres types de ressources (notamment militantes et relationnelles), véritables supports de redéfinition et de légitimation de soi, qui permettent de mettre à distance la violence du stigmaté et de se prémunir de l'infériorisation qu'il génère. Pour autant, ces pratiques groupales et contextualisées de résistance ne semblent ni réduire ni désamorcer l'orchestration à la fois publique et invisible du harcèlement des femmes (homosexuelles ou hétérosexuelles) dans les espaces publics. En témoignent le caractère récurrent des insultes et d'autres types de rappels à l'ordre de genre et de sexualité auxquels les « gouines » sont exposées lorsqu'elles parcourent leur ville.

Enfin, si restituer les expériences des femmes et les résistances qu'elle mettent en œuvre au regard de leurs positions (de classe, de race, de sexualité) plus ou moins dominées dans d'autres groupe sociaux paraît nécessaire pour saisir les logiques multiples de stigmatisation et de domination de genre dans l'espace urbain, cela ne semble pas pour autant suffisant. L'analyse du harcèlement ordinaire des femmes dans les espaces publics urbains exige également d'appréhender cette forme spécifique (spatiale) de domination masculine, ses évolutions et ses permanences, non pas seulement du côté de celles qui la subissent ou des politiques publiques qui visent à la prendre en charge mais aussi du côté de ceux qui l'exercent.

Le descriptif des personnes interrogées

Nom, âge	Profession des parents	Niveau de diplôme (discipline)	Identification sexuée des enquêtées dans la rue
Fab, 33 ans	Mère : assistante sociale Père : ingénieur	Bac+5 (sociologie)	Masculine
Lisa, 32 ans	Mère et père : ingénieurs de la fonction publique	Bac+5 (audiovisuel)	Masculine
Marthe, 51 ans	Mère : sans activité professionnelle Père : employé en cuisine	CAP (dactylographie)	Masculine
Emma, 40 ans	Mère : sans activité professionnelle Père : ouvrier chaudronnier	Bac+2 (littérature)	Féminine
Émilie, 35 ans	Mère : infirmière chef hôpital Père : infirmier libéral	Bac (S)	Masculine
Claire, 31 ans	Mère : professeur des écoles Père : rédacteur en chef (journal local)	Bac+4 (japonais)	Féminine
Mélanie, 35 ans	Mère : commerçante (joaillerie) Père : avocat	BEP (puériculture)	Masculine
Chris, 28 ans	Mère : femme de ménage (activité irrégulière) Père : sans activité professionnelle	Bac+5 (sciences politiques)	Masculine et féminine
Ruz, 32 ans	Mère : employée Père : ingénieur	Bac+5 (sociologie)	Masculine
Dom, 35 ans	Mère : sans activité professionnelle Père : ouvrier cheminot	Bac+3 (beaux-arts)	Masculine
Anna, 34 ans	Mère : sans activité professionnelle Père : ouvrier en bâtiment (activité irrégulière)	Bac+4 (microéconomie)	Masculine
Luna, 26 ans	Mère et père : professeurs dans le secondaire	Bac+5 (sciences politiques)	Féminine
Pauline, 33 ans	Mère : employée Père : CPE (collège)	Bac+5 (histoire médiévale)	Féminine
Sonia, 35 ans	Mère et père : petits commerçants (ambulants)	Bac+3 (sciences de l'éducation)	Masculine et féminine
Clara, 29 ans	Mère : secrétaire Père : magasinier-piscinier	Bac+5 (sociologie)	Masculine
Juliette, 26 ans	Mère : directrice d'établissement scolaire (collège) Père inconnu	Bac+5 (sciences politiques)	Féminine
Suzi, 27 ans	Mère : sans activité professionnelle Père : ouvrier dans l'industrie pharmaceutique	Bac+5 (sociologie)	Féminine
Nilou, 26 ans	Mère : femme de ménage – infirmière Père : ouvrier dans l'agro-alimentaire	Bac+4 (droit pénal)	Masculine
Emy, 21 ans	Mère : ouvrière Père inconnu	Bac (ES)	Masculine
Piera, 28 ans	Mère : sans activité professionnelle Père : ouvrier	Bac+4 (géographie)	Masculine et féminine

Références bibliographiques

- Authier J.-Y., Bourdin A., Lefeuvre M.-P. (dir.), (2014), *La jeune sociologie urbaine francophone. Retour sur la tradition et exploration de nouveaux champs*, Lyon, Pul.
- Becker H., (1985 [1963]), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.
- Bourdieu P., (1980), *Le sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu P., (2002), *La domination masculine*, Paris, Seuil.
- Certeau M. (de), (1980), *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Clair I., (2008), *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.
- Clair I., (2012), *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin.
- Connell R., (2014 [1995]), *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Denèfle S. (dir.), (2004), *Femmes et villes*, Tours, Maison des Sciences de l'homme/Presses universitaires François-Rabelais (Villes et territoires).
- Di Meo G., (2011), *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, Paris, Armand Colin.
- Flandrin L., (2011), « Rire, socialisation et distance de classe. Le cas d'Alexandre, "héritier à histoires" », *Sociologie*, n° 1, vol. 2, [en ligne] <http://sociologie.revues.org/851>
- Giraud C., (2014), *Quartiers gays*, Paris, Puf.
- Goffman E., (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne, 2. Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Goffman E., (1975), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Goffman E., (2013), *Comment se conduire dans les lieux publics ? Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica.
- Guénif Souilamas N., Macé E., (2004), *Les Féministes et le garçon arabe*, Paris, Aube.
- Lahire B., (1996), « La variation des contextes dans les sciences sociales. Remarques épistémologiques », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 51, n° 2, pp. 381-407.
- Lahire B., (2002), *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Armand Colin.
- Lieber M., (2007), « Quand des faits anodins se font menace : à propos du harcèlement ordinaire dans les espaces publics », in M. Jaspard, N. Chetcuti, *Violences envers les femmes*, Paris, L'Harmattan.
- Lieber M., (2008), *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Madriz E., (1997), *Nothing Bad Happens to Good Girls. Fear of Crime in Womens's Lives*, Berkeley, University of California Press.
- Mennesson C., (2005), *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction de genre*, Paris, L'Harmattan.
- Moreno Pestana J.-L., (2015), « Haro sur les gros », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 208, p. 413.
- Nicaise S., (2016), « Des corps politisés. Trajectoires et représentations des "gouines" », *Cahiers du genre*, n° 60.
- Prohaska A., Gailey J., (2009), « Fat women as "easy targets": achieving masculinity through hogging », in E. Rothblum, S. Solovay (éds.), *The Fat Studies Reader*, New York, New York University Press, pp. 158-166.
- Rubi S., (2007), « Des filles dans les bandes aux bandes de filles », in M. Mohammed, L. Mucchelli (dir.), *Les bandes de jeunes*, Paris, La Découverte, pp. 203-215.
- Singly F. (de), (1993), « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196, pp. 54-64.
- Tissot S., (2014), « Entre soi et les autres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 204, p. 49.

Biographie

SARAH NICAISE est docteur en sociologie, postdoctorante au sein du laboratoire Cresco à l'université de Toulouse III. Elle a travaillé, dans le cadre de sa thèse, sur les conditions et les effets sociobiographiques de l'engagement « gouine » au sein du collectif contestataire Transpédégouine, en s'attachant à reconstruire les trajectoires sociales, sexuées et sexuelles et les expériences socialisatrices des femmes concernées. Cette recherche ciblait plus particulièrement les conditions sociales de la construction de l'homosexualité féminine (en articulant les dimensions de genre et de classe), les formes de politisation et de résistance ordinaires, le déclassement social et les modes de vie en marge. Ses recherches actuelles portent sur la construction des inégalités sociales durant les premières socialisations enfantines. Elle a publié, en 2013, « Imbrication des rapports sociaux de domination dans l'engagement "gouine" », dans *Raison Présente*, n° 186 ; et en 2016, « Des corps politisés. Trajectoires et représentations des "gouines" », dans les *Cahiers du genre*, n° 60.

sarahnicaise1@gmail.com